

Va vite, léger peigneur de comètes !

*Collection • MNÉMOSYNE •
animée par Annie Van de Vyver*





Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie.
Pascal.

Dessin à la mine de plomb.

Petit Palais.

- © Peigneurs de comètes, 2016. [Réalisation : Bernard J. Lherbier]
- Frontispice : Odilon Redon {1840-1916}, « *Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. (Pascal)* », vers 1870.

FRANÇOIS FRIANT

La vie d'après

suivi de FRANZ SCHUBERT, SONATE POUR PIANO D. 960,
MOLTO MODERATO

Peigneurs de comètes

LA VIE D'APRÈS

La vie d'après

L'IDÉAL POÉTIQUE
OU
LE MOUVEMENT DANS L'INERTIE

Émeus-toi, ô poète, et repeuple l'azur !
L'image est ton esprit et le rythme, ton cœur ;
Émeus-toi et jaillis, comme un flot de fureur,
Dans ce ciel qui n'est plus qu'une froide mesure.

La nature t'attend aux confins de la rime !
Elle a orné son crin d'une vierge campagne,
Où, condamné rêveur échappé de son baigne,
Tu vibrais à la vue de la plus simple cime !

À toi la pureté exaltée de l'espoir
Et l'oubli salutaire aux ailes enflammées !
— Va ! ô poète ardent ; par-delà le savoir,
Incarne les tourments de ton cœur embaumé !

La vie d'après

La douleur est divine aux yeux du firmament !
Sais-tu les blanches nues amoureuses qui glissent,
Comme une longue flotte, emportant les abysses
Au-delà du langage et de tout hurlement ?

Ô poète des nuits, cavalier effaré,
L'azur est ce théâtre où gisent les années
Et où se réfugient les êtres passionnés,
Qui détruisent leur âme à trop la désirer.

La vie d'après

ESSENCE

AU ROYAUME MARIN et lointain, libre enfin.
Une splendeur évanouie, un ange en mutation.
Contentez-vous de la regarder, à l'aube, se fondre dans une
blancheur apaisante.
Son mouvement : animal, offert à l'avenir, empreint de cruauté.
Cœur au diable, âme à Dieu, elle vous achèvera d'un geste
d'harmonie.
Sa conscience est mêlée au doux vertige d'un amour en latence, ses
seins, brûlants comme l'inspiration. Fuyez-la tant que l'espérance
vous suffit.
Ennuyé, ne soumets pas ton âme à son regard naissant, ta place est
en enfer à maudire la vertu. Regagne cette terre où l'on aime par
dépît, comme se retire la mer à l'écoute du bonheur.
Car la nuit seule sait pourquoi se bat ton cœur.
Violence, au faite de ta douleur. Pars.

La vie d'après

Tu connaîtras la pauvreté à la vue de ses richesses.

— Combien d'heures perdues à se savoir mortel ? Si tu le peux, rejoins-la. Oublie de ressentir.

Et vous, puits de raison, démons du prosaïsme, sachez reconnaître ces instants mélodieux, où son corps se fait charme, témoignage d'une identité lyrique.

Une splendeur : cheveux longs, grâce ouverte sur les cieux.

N'espérez pas vivre de son amour ;

Je suis mort tant de fois dans ses yeux lumineux.

L'ANGE ET LE DÉMON

Un jour que s'isolait un pudique soleil,
Un vieil ange, envoyé d'un seigneur sans sommeil,
S'en alla confiant, car sûr de son bon droit,
Sermonner le Démon, créature d'effroi :
« N'en as-tu pas fini, lâche, avec ces massacres,
Ces larmes, ces combats et ces vils simulacres
De pardons mutuels ? N'en as-tu pas fini ?
L'humanité te hait ; l'ignores-tu, génie ?
Car son cœur à jamais appartient au Devoir,
Pure est sa destinée et noble est son Histoire ;
Dieu même rajeunit dans ses bras chaque nuit.
N'en as-tu pas fini, ô souffle de l'ennui ?
Quand enfin le divin, serein dans ton enfer,
Fera de chaque larme une œuvre tutélaire
Et fragile, étendard de l'amour innocent,

La vie d'après

Et que l'astre d'argent, de ses rayons de sang,
Bercera les damnés morts avant d'exister,
— Ceux-là, dupes, qui ont cru voir l'éternité
Se pencher pour baiser leur cœur exténué, —
Railleras-tu encore, ô maître des nuées,
Les gestes gracieux, ancrés dans l'avenir,
D'un être obéissant aux élans du désir ?
— Pour sûr, répond le Mal à son frère sans gloire,
J'apparaîtrai sans fard à l'orée de l'espoir,
Où errent désœuvrées les âmes surréelles.
J'enfiellerai la mer et emplirai le ciel
D'un venin pur, si pur qu'il pansera tes plaies !
Sais-tu que la nature en son vaste palais
A jadis condamné tout ce qui fait le calme,
Et la laideur, ô chien ! d'un futur qu'on acclame ?
Sais-tu que son essence est pareille à la mienne,
Qu'elle se rit des saints et des catéchumènes ?
Allez ! misère, allez ! — Insigne douceur,
L'Homme n'est pas celui qui se noie dans vos pleurs !

La vie d'après

Car toujours, insurgé, attiré par les cieux,
Il œuvre par-delà l'éther harmonieux,
Prisonnier de son mal mais libre de l'aimer.
Comme un sombre prophète aux desseins enflammés,
Il écoute la pure et sauvage Cybèle
Encenser la beauté de son sang criminel.
Maudissez-vous profane, il est déjà trop tard !
Un monde sans ardeur est un monde sans Art.»

CONSCIENCE

LA NOSTALGIE conjugué au futur, voilà ce qu'il faut être. J'aime l'innocence de la désuétude ; et sa sérénité. Ainsi la poésie doit revenir, et vite. Ce monde est le reflet d'une âme qui s'éteint. Je ne suis au grand jour qu'une mort incarnée.

Qu'on me juge, je m'en moque ; je n'ai même plus honte de ce que je ne suis pas.

C'est qu'ils y croient encore, les fous ! Je les vois ! Je les vois ! Ils s'empiffrent de vie, les fous ! Et pourtant, parfois, j'essaie ; on me dit : « n'essaie pas, tu n'es qu'un tas de cendres. » Ils me veulent là-bas, les sans-cœur, où l'homme n'est plus et Dieu, pas encore.

L'Art n'est que tapisserie. Qu'il le reste.

— Mon ciel ! Mon ciel ! J'ai encore mon ciel ! Je ne mourrai pas, je ne mourrai plus : mourir est déjà trop de vie.

En voici un qui passe, qui court pour semer son âme. L'idiot ne sait pas que pour cela marcher suffit.

La vie d'après

Puis-je encore survivre, moi qui ne sais pleurer ?

Je suis clochard ; plus homme, clochard. On ne veut pas de moi ici, on me veut en dehors, inerte dans ma misère. Allez, joue mon Mozart, déverse ta violence sur mon âme putride.

Demain, demain... En voilà une sublime, clouée aux cieus de la folie. Elle court avec grâce, son âme s'agrippe à la noirceur de ses cheveux. Demain je marcherai, j'aimerai son corps autant que sa conscience. Chante, chante pensée, il est trop tard pour croire.

Cet enfant me tend une pièce, non par pitié, mais par bonté. Son visage est marqué des stigmates de ses souffrances futures. Se sait-il déjà clochard ? Son cœur attend de se détruire. On lui refusera l'amour ; l'autre, celui qui se meut dans le désespoir. C'est qu'il erre déjà dans son humanité quand l'homme se complaît dans l'inhumanité. C'est qu'il est bien trop pur pour cueillir le bonheur.

Allez, flambe mon ciel ! Vienne l'exaltation de la solitude !

Voilà, j'y suis : je me débats. Le poète est celui qui s'oublie par la violence. Misérable existence, sachent les suicidés hanter tes danses cruelles !

La vie d'après

J'irai pendre mon cœur à ta fleur vermeille ; l'horreur est le joujou de ta beauté.

— Rentrons, rentrons : il est tard. Celle-ci chante comme une sirène en rut. Demain, les chiens aveugles s'échoueront sur son cœur, Dieu l'a nommée talent pour assurer son règne.

Un jour il faudra bien que l'être accepte de se décharner. — Éternité ! l'homme ne meurt pas, il conquiert son néant. On m'ignore : l'apparition assimilée à l'effacement. Je suis ce monde que le cœur n'a pas encore découvert. Affaire d'identité, ils me veulent là-bas.

On ne m'aura pas : apatride est ma chair, insoumis mon désespoir. Sincérité de la violence, cynisme de la culture.

— C'en est trop, c'en est trop, je me tais : du silence naîtra la révolution.

Demain, je partirai ; ce square est trop petit pour héberger ma pensée. J'irai sur le boulevard cuver le vin de ma gloire. Là-bas, là-bas mon cœur battra ; joue mon petit Mozart, je l'entends qui revient. La nuit ne sera plus.

Demain, je rêverai à mon enfance future.

La vie d'après

L'ENFER

Ha ! c'est ceci l'Enfer : des diables trapézistes,
Au corps de combattant et à l'âme d'artiste,
Qui, peints naïvement aux couleurs de l'éther,
Divertissent les saints par des culbutes, fiers !

Ceci ! — Je lui préfère, ô combien ! l'univers
Incarnat du grand tout et de la décadence,
Où les taureaux guerriers déboisent en cadence
Et conquièrent, bouffis, les annales de l'air.

Fort, j'aime y écraser les aselles de l'Art
Et inonder le ciel des liqueurs de mon âme,
Ainsi qu'un révolté fanatique du drame
Ou un bandit voguant sur l'océan barbare.

La vie d'après

« — Hurrah ! L'Enfer m'étreint ! Foin de leur tyrannie ! »
S'écria le bretteur quand il vainquit le corps.
— Homme à l'âme, jadis, immergée dans l'ichor,
Qui nimbait la douleur en offrant son génie

Aux ladres dévorés par le noir cannibale. —
« Flûte, zut ! Ce pays veut combler mes crevasses !
A, lui, hurlé mon cœur, confiné dans l'angoisse.
Rappelons-nous le temps des boucheries tribales ! »

Il est vrai que l'Enfer peut à peine nourrir
Les paroles dorées de pensées en haillons.
L'ennui y est si fort ! Pas le moindre bâillon
Flottant, comme un rempart contre les doux délires ;

Pas le moindre tintouin dans les cerveaux autistes !
Ce lieu n'est qu'un éden pour criminels oisifs.
— Il faut transfigurer les innocents passifs !
Il faut les flageller jusqu'à ce qu'ils méditent !

La vie d'après

Fouettons, ô cœur gâteaux ! Sus à ces morts-vivants !
— Les diables suffisants, humanistes ratés,
Barbotent désormais dans la réalité
Ou prient pompeusement on ne sait quel savant.

Vulgaires, pareils aux profanes mis à nu,
Ils semblent ignorer ces régions lointaines,
Où, malgré l'infini lourd et porteur de peine,
Est aux enfants permis d'embrasser l'inconnu.

Des séraphins baveux et des vampires flasques
Participent aussi à ce frileux spectacle :
Allongés sur l'autel brisé du réceptacle,
Ils gigotent, pareils à des riens que l'on masque.

Oh ! qu'il serait plaisant de brûler ces athées,
Qui, rassérénés, ont oublié la bonace !
Non ! le public s'en moque et de son poil sans crasse
Estampille et bénit leurs membres envoûtés !

La vie d'après

L'ivresse a-t-elle été bannie de cet enfer ?
Comment vais-je occuper mes vertueux tourments ?
J'ai besoin de lumière et d'un esprit dément !
Sans cela, ô mon Dieu, ô mon Diable, que faire ?

Ce n'est pas un décor sinistre, où des serins,
Séduits puis asservis par la fourbe bonté,
Chantonnent en l'honneur de nonnes empâtées,
Qui saura buriner ma cervelle d'airain !

Je veux des beuveries encadrées par des rites
Indécents et abjects ! des vanités grotesques,
Comme celles des dieux et déesses simiesques ;
Et vomir mon art sur le flanc des sybarites !

Je veux que le soleil délaisse sa pâleur
Pour l'exquis violet, couleur de l'Absolu,
Que louent la violence et ses sbires velus,
Les journées où leur sang rejoint un ciel majeur.

La vie d'après

Est-ce ici que s'exile et meurt la pureté,
Que l'émotion croît dans les cœurs attristés ?
— Ô musique, ô fracas, modèle de beauté,
Toi qui vides les cieus lourds de la cruauté,

Les nuits où tout faiblit, où la douleur oppresse,
Sauras-tu immoler mon âme famélique,
Par-delà les novas, les lueurs colériques,
Et d'un vol grandiose en porter les promesses ?

— Musique ! C'est l'espace et son amour unique !
J'exige de revoir les merveilles coquettes
Qui se fardent toujours à la vue des esthètes,
Écorchent vainement leur âme prosaïque !

Ne sois pas infidèle à ma transe volage !
Partons retrouver les monuments de l'aurore
Et, comme les autans, attiser le remords !
Ô essence du mal, citadine sauvage,

La vie d'après

J'implore la présence absurde de ton gouffre !
Allons, quittons enfin ce lieu pacifié,
Banale est la beauté aux flammes étouffées !
Sais-tu la pauvreté d'un idéal sans soufre ?

— Ô prêcheuse d'ennui, ô vile souveraine,
Ton âme a adopté le paysage morne !
Tu fuis ! Ah ! lâcheté ! — et voici que tes chaînes
Me reposent sur Terre entre deux blanches cornes.